



SERGE  
LEHMAN

LE HAUT-LIEU  
ET AUTRES  
ESPACES INHABITABLES

NOUVELLES

LUNES D'ENCRE  
LE  
DENOËL

Extrait de la publication

**« Il faut prendre des leçons d'abîme. »**

**JULES VERNE**

LE HAUT-LIEU  
ET AUTRES ESPACES INHABITABLES



SERGE LEHMAN

LE HAUT-LIEU  
ET AUTRES ESPACES INHABITABLES

NOUVELLES

*PRÉFACE DE XAVIER MAUMÉJEAN*

LUNES D'ENCRE  
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE  
Sous la direction de Gilles Dumay

© 2008, Daylon pour le plan du « Haut-Lieu »  
© 2008, Serge Lehman pour la chrono-bibliographie  
© 2008, Éditions Denoël pour la présente édition et la préface

« Il faut prendre des leçons d'abîme. »

JULES VERNE





## Préface

À une époque, certains s'inquiétaient pour Serge Lehman et demandaient de ses nouvelles. En voici un plein recueil.

Tout écrivain apprécie que ses textes soient rassemblés, mais rares sont ceux qui font de l'archivage un thème littéraire en soi. Borges l'a fait, Lehman cherche à s'en défaire. Pour échapper à l'accumulation de mots, livres, objets ou endroits, il s'y abandonne, trouvant le remède dans le mal. Compiler est chez lui un acte nécessaire. Une fascination pour la quantité qui l'entraîne vers la qualité, ainsi que pourra en juger le lecteur.

Cette tendance à la prolifération apparaît d'entrée dans « Le Haut-Lieu ». David Lance, artiste peintre américain, cherche un logement dans notre capitale. « I love Paris », confie-t-il à Anne Murat, employée par l'agence immobilière. Le jugement de David a radicalement changé depuis la première version du texte sous forme de court roman, tout comme les livres qui tapissent la bibliothèque du grand appartement : Forsythe et Mailer ont laissé place à Nietzsche ou Dostoïevski. De même, cette version ajoute à la décoration gravures de *L'Enfer* de Dante et lithographies de Bacon. Parce que « Le Haut-Lieu » est d'abord l'histoire d'une visite, Serge Lehman revisite son récit. Ce que l'auteur refuse à ses personnages car, très vite, la demeure « mure ses portes, comble les pièces en les remplaçant par des fresques en trompe-l'œil ». Anne et David se retrou-

vent prisonniers comme le seraient des sujets peints sur une toile. À la façon de ce portrait qui représente un homme aux traits sévères, assis derrière un bureau sur lequel sont posés livres et cravache, insignes de sa puissance aussi bien physique qu'intellectuelle. Dans le miroir posé derrière le sujet, on devine une silhouette, celle du peintre qui s'est inclus de façon trouble, inquiétante. Le tableau porte comme titre : *Le Haut-Lieu*.

Serge Lehman renouvelle en profondeur le thème de la maison hantée qui, d'ordinaire, souhaite refouler les intrus quand il s'agit ici de les retenir. L'auteur redonne toute leur vitalité aux mots et fait oublier l'usure des expressions triviales : « se murer dans ses souvenirs » prend alors tout son sens. Mieux, le récit renoue avec l'*ars memorativa* cher à la Renaissance, cette architecture mentale où l'on déambule d'une pièce à l'autre en quête de réminiscence. La clôture est doublement intérieure chez Lehman, enfermement dans les espaces physique et mental. Curieusement, « Le Haut-Lieu » renvoie en contrepoint à *Rêver sous le III<sup>e</sup> Reich* de Charlotte Beradt. De 1933 à 1939, Beradt a consigné les songes de nombreux Allemands. Tous témoignaient n'avoir plus de vie privée dans leur sommeil, la dictature infiltrée sous forme de cauchemars parvenant à anéantir toute intimité, ce que l'un des rêveurs nomme... « la vie sans murs ». Après tout, Lehman ne dit pas autre chose dans « Superscience », plus loin dans ces pages : « Les hitlériens ont pétrifié le monde (...). Ils ont vaincu l'instabilité. Ils ont réussi. »

Palais étouffant des souvenirs, tourment des songes, « Le gouffre aux chimères » ignore tout cela. Michel Karistan oublie ses rêves. Cette incapacité à se rappeler, ajoutée à d'autres symptômes, a attiré l'attention du bureau 101. Un numéro qui n'est pas sans évoquer celui de la salle des tortures dans le *1984* d'Orwell. Ce service spécial du ministère de l'Intérieur doit faire face à la réification, phénomène qui frappe chercheurs ou artistes en état de crise. Il ne se produit qu'en France, ce qui ne semble pas être dû au hasard. « La langue joue un grand rôle dans cette histoire,

même si je ne sais pas encore lequel. » On connaît l'attachement de Lehman aux mots, dits ou écrits. À ce qu'est un signe que l'on peut nommer aussi « Picté », double de l'auteur qui l'accompagne depuis si longtemps.

Karistan reçoit un étrange coup de téléphone. On le prévient qu'un coursier va passer afin de lui remettre une boîte qu'il ne doit surtout pas ouvrir. En réalité, il s'agit d'un stratagème du bureau 101 pour le pousser à désobéir. Curieux cadeau, comme un présent qui va décider de son futur. Lorsque les agents arrivent sur place, la demeure est emplie de livres surgis de nulle part. Une prolifération sans ordre apparent qui est pourtant parfaitement agencée. La vie entière de Karistan est inscrite sur les pages des ouvrages nichés dans les recoins et les moulures. Sur le lit est couché un petit garçon entièrement composé de livres, qui rappelle la femme en livres étendue près du héros dans *Notre-Dame des ténèbres* de Fritz Leiber. Ce rapprochement n'est pas forcé, nous y reviendrons. La réification a pour but de faire apparaître les idées ou formes qui s'extériorisent pour faire savoir au monde leur intention d'exister. Elles surgissent autour de nous, se complètent, s'annulent ou se combattent — couleurs ternes de la vie ordinaire, rouge des ouvrages pornographiques — pour former la réalité. Nous sommes des porteurs d'idées, de simples occasions pour les faire advenir. On peut réussir, ou devenir fou.

Un malaise singulier qui peut virer au collectif, comme dans « La chasse aux ombres molles ». Maistre se rend au trentième étage de la tour SYNTEL. Depuis quelque temps, celui qui fait profession de « traceur » s'imprègne de l'ambiance régnant au sein de la firme ; heure d'arrivée des livraisons, bruissement des feuilles dans le fax, ton des secrétaires au téléphone. Tout cela forme un schéma d'ensemble livré par fragments, les fameuses esquisses chères au philosophe Husserl dont Serge Lehman est lecteur. D'ailleurs, Maistre apparaît comme un sujet phénoménologique, Moi débarrassé de toutes ses déterminations singulières, épuré, comme filtré au tamis. Il ne fait pas cas des comportements pri-

vés, seules les manifestations collectives l'intéressent. Ou plutôt, celles qu'il peut synthétiser pour en rendre compte à une instance. À elle ensuite de juger, quitte à faire passer les conclusions à la trappe. N'est-ce pas d'une certaine façon le travail de l'écrivain ? Développer une forme d'empathie tout en niant sa propre subjectivité, avant de se livrer au lecteur...

Ce texte, le plus court du recueil, est aussi l'un des plus révélateurs. À l'instar de son personnage, l'auteur n'a cessé de s'oublier comme ego, quoi qu'on en dise. Une combinatoire d'identités en « e » et « a » le dissimule : Hériat, Karel Dekk, voire Pascal Fréjean. Serge Lehman, naguère personnage de fiction dans « Un songe héliotrope », multiplie les stratégies dans l'unique but de se dissimuler. L'une d'elles consiste à s'exposer, tant il est vrai que celui qui feint d'attirer l'attention parvient à ne plus se faire remarquer. Le héros criminel d'Alfred Bester l'avait déjà bien compris. Dans *L'Homme démoli*, Ben Reich, richissime homme d'affaires, souhaite assassiner son principal concurrent. Cela, dans une société où les enquêteurs de la police sont télépathes. Pour tromper leurs facultés qui ne tarderaient pas à l'identifier, Reich multiplie les leurres et contre-mesures psychiques. Il y a de cela chez Lehman, et l'on ne s'étonnera pas qu'il ait rédigé une des deux préfaces<sup>1</sup> du volume *L'Homme démoli* suivi de *Terminus les étoiles*, paru dans cette même collection... « La chasse aux ombres molles » pose dans ses dernières lignes la question qui est à l'origine du malaise ressenti par les employés du cartel : « Que produisons-nous ? »

« Superscience » y répond par une autre interrogation : « Nous y sommes. La question est : pour quoi faire ? » Le corps d'Éric Lokhart a été retrouvé dans la chambre 212 de l'hôtel Panoptique. Détail amusant, si l'on additionne ce numéro à celui du bureau 101 mentionné dans « Le gouffre aux chimères », on obtient 313 qui figure... sur la plaque d'immatriculation de Donald le canard. Cela ne présenterait strictement aucun intérêt si

1. L'autre est signé Neil Gaiman.

Lehman lui-même n'avait pas remarqué l'occurrence dans ses textes du numéro lié à Donald. Tout peut-être signifiant sans que l'on sache ce qui est signifié. L'écrivain s'en amusait dans « Le gouffre aux chimères », plaçant le sens de l'existence dans d'apocryphes « Tintin au pôle Nord » ou « Oui-Oui et le champignon invisible ». Sans parler de la quantité d'œuvres, identifiées de manière partielle ou partielle — fragment atypique de Franz Kafka, séquence de *M le Maudit* — qui surgissent dans l'univers de « Superscience ». Des créations artistiques, provenant d'un monde alternatif, ont été découvertes sous forme de gisements. Ceux-ci sont exploités pour former de grandes cités, dont Metropolis. À croire que la ville préexistait à sa propre construction, dirigeant les bâtisseurs qui sont ses porte-parole : « Construisez-moi. » L'impératif, en devenant certitude, engendre la Superscience. Lokhart a dessiné les plans de l'hôtel qui l'a vu mourir, un établissement servant de plate-forme au trafic d'œuvres. Mieux, le défunt est à l'origine du projet d'urbanisme, tout comme Walter Krauss et Sandra Bloom, dont le nom évoque l'éternel arpenteur de Dublin dans le *Ulysse* de Joyce. Depuis quelque temps, Krauss fait toutes les nuits le même cauchemar, rêvant que la présentation du nouveau district est une catastrophe...

« Superscience » partage avec « Le gouffre aux chimères » une même obsession pour la compilation et l'archivage. Aux livres chaotiques répondent étagères chargées de cornues, classeurs débordant de papiers jaunis, tableaux, photos, pellicules de cinéma. Dans les deux textes, il est question d'un révélateur, boîte de Pandore que l'on est tenté d'ouvrir ou capsule de plomb contenant une fiole de liquide transparent. Un collyre modificateur de conscience qui stimule le pouvoir de création. Et à nouveau, on retrouve *Notre-Dame des ténèbres*, la Superscience de Lehman faisant écho à la Mégapolisomancie de Fritz Leiber, art de prédire l'avenir en observant les grandes villes. Chez l'auteur américain, la quantité d'acier accumulé et les sources d'énergie fonctionnent comme des attracteurs. Pour l'écrivain

français, les œuvres provenant d'une réalité où Hitler s'est approprié l'Europe sont des catalyseurs. Le souci de la référence apparaît comme une maniaquerie chez Serge Lehman, si l'on veut bien se souvenir que, pour les Anciens, la « mania » est une folie sacrée menant à l'ailleurs.

« La question est...

— Qu'a-t-il trouvé aux archives ? »

Comme Lehman le dit lui-même, les archives sont moins un lieu physique qu'une expérience à faire. Au-delà se trouve un monde à la fois semblable et différent du nôtre.

C'est pourtant dans une demeure appartenant à notre réel que se situe « Origami ». « Vous êtes en train d'assimiler l'enseignement de la Maison », affirme un protagoniste en ouverture, comme un rappel des événements survenus dans « Le Haut-Lieu ». Charles Ressner contacte Vincent Beck chez lui : « Vous avez décroché, c'est bon signe. Je suis passé par là, moi aussi. Je sais ce que vous ressentez. » Beck se morfond devant le best of mensuel télévisé : « Perdus dans la ville ». Sur la demande de Ressner, son employeur, il a fait un stage qui pourrait s'avérer bénéfique à sa carrière de journaliste télé. Beck a rejoint la Maison des Cigognes que Lehman, décidément architecte, détaille à l'envie : trois étages, toit de mosaïque, murs à colombages, fenêtres à petits carreaux. Cette recension n'est pas innocente dans un texte où l'énumération contrôlée des objets tente de contenir la prolifération des sujets. Car celui qui habite la maison, John Shankar, « le plus grand physicien du monde depuis Einstein et Bohr », ne cesse de changer d'état ou de morphologie, accumulant une quarantaine de sosies customisés. Jamais lui tout en demeurant le même, il est l'envers excessif du sujet par défaut qu'est Maître le traceur dans « La chasse aux ombres molles ». Beck apprend de Shankar que le but du stage est — Husserl apprécierait — l'esquisse : « C'est la raison pour laquelle vous êtes venu ici : pour apprendre à aimer le brouillon. » N'ayant que Shankar pour contact, Vincent

Beck ne pourra quitter la chambre durant des jours et devra juste dessiner des cercles ; épure vidée de son contenu, simple forme valant pour pictogramme de l'Univers.

Le cosmos comme représentation ou vécu de conscience est au cœur de « La régulation de Richard Mars », nouvelle qui clôt le recueil. Le texte prend la forme d'un récit à la première personne. Richard Mars en est l'auteur, qui pour le rédiger a investi le corps d'un rat. Nous ne sommes pas loin de Kafka et *La Métamorphose*. On sait l'affection qu'a Lehman pour l'auteur pragois dont *Le Château* vaut pour mégalopole, sans parler des archives qui étouffent *Le Procès*. La condition choisie de rat par Richard Mars succède au subi pathétique : il n'était jusqu'alors qu'un mari trompé. Journaliste scientifique, Mars a rencontré l'amant de sa femme dans un bar et s'est contenté de fermer les yeux. En les rouvrant, Richard n'est plus contraint par son enveloppe humaine. Il est devenu le Tout, « point de vue de Dieu et de ses attributs », intelligence capable d'infléchir un astre dans sa course, d'imprimer une torsion au temps. Mars se lie au rat Ssander qui devient son interlocuteur privilégié. Celui-ci va s'imposer en élu parmi ses congénères, guidant leur destinée jusqu'à ce que Richard Mars, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour Catherine son épouse, le laisse décider seul.

Qu'une intelligence suprême se limite à gouverner un peuple de rats n'a évidemment rien d'anodin, tout comme le choix du rongeur. Les archivistes de « Superscience », rats de bibliothèque, testent la solution conçue par IG Farben sur des rats qui deviennent immédiatement fabricateurs. Richard Mars, individu misérable élevé à la déité, choisit des fidèles à sa mesure. En 1909, Sigmund Freud publie le cas de *L'Homme aux rats*. Il s'agit de la relation fouillée d'une névrose obsessionnelle, remords et scrupules assiégeant le sujet qui ne peut les écarter, malgré ses efforts. Le patient traduit à travers le symbole psychique du rat un sentiment de culpabilité, doublé d'un désir inconscient de punition. Dans la préface d'*Aurore*, Nietzsche s'enthousiasme pour la lecture de *L'Esprit souterrain* de Dostoïevski. Ce roman décrit la pro-

gression souterraine d'une intelligence qui se perd dans le labyrinthe de la conscience, comme un rat dans ses galeries. Nietzsche déclare : « Cet homonculus se veut inférieur et se considère, en dépit de toute son intensité de conscience, comme un rat plutôt qu'un homme, un rat doué d'une intense conscience, mais tout de même un rat. » Nietzsche et Freud sont des références que Lehman maîtrise parfaitement. Richard Mars n'est pas loin, et avec lui les archivistes : prolifération de raisonnements, pistes intellectuelles qui ne mènent nulle part. Ils tournent en rond, comme les cercles dessinés sans relâche par le protagoniste d'« Origami ». Le rat incarne la face sombre de la raison, coupable, malade, et versant sans cesse du rien pour combler le vide.

Pour engourdir les rats, il existe une astuce bien connue des montreurs de foire : leur faire inhaler du tabac fort. Les personnages de Serge Lehman enchaînent cigarette sur cigarette. N'y voyons pas un vice, mais le recours à la téphramancie, antique divination par les cendres du feu des sacrifices. L'écrivain se consume volontairement, filtre passé au présent pour faire advenir le futur. Et, si l'on a parfois reproché à Serge de vouloir faire son trou, quitte à s'y enterrer, c'est à nouveau sans fondement. Ou alors fondement signifie principe, ce par quoi tout est advenu. Dans un entretien accordé à Richard Comballot dans le numéro 42 de la revue *Bifrost*, Serge Lehman se confie : « Mon plus ancien souvenir de lecture est *Frou le Lièvre*, un album pour enfants où il y avait, entre autres, une carte pleine de grottes, de chemins creux, de passages secrets sous la forêt qui représentait l'itinéraire de Frou pour éviter les chasseurs ; cette carte me fascinait. »

Au trou du rat préférons le terrier du lapin, on sait depuis Lewis Carroll qu'il conduit de l'enfance au pays des merveilles. Serge Lehman n'a cessé de l'arpenter : « L'acte fondateur est la décision de cartographe. »

XAVIER MAUMÉJEAN



# LE HAUT-LIEU



*L'instant d'avant, l'univers semblait replié sur lui-même, immobile et silencieux, et la pénombre était si dense qu'on l'eût prise pour une chose vivante. Puis, tout s'anima brusquement. Une sonnette émit un bourdonnement, six étages plus bas. La gâche d'une porte d'entrée céda avec un claquement sonore. Des pas résonnèrent sur le dallage. Des voix murmurèrent.*

*L'ascenseur se mit en marche. C'était un très vieux modèle. Le contrepoids, une lourde masse de fer tapissée de graisse et de poussière, oscilla un instant avant de plonger dans le puits obscur, suivi par une pluie de mouches mortes. Il croisa la cabine entre le troisième et le quatrième étage, tandis que les mouches rebondissaient sur le toit et les vitres latérales en produisant de petits bruits secs, ping ! ping ! ping !*

*La cabine s'arrêta au sixième. Aucune des deux portes n'était équipée de système automatique et les passagers durent livrer bataille contre les ressorts rouillés de la première avant de pouvoir ouvrir la seconde.*

*La femme sortit d'abord. Souriante, elle se glissa entre les battants en faisant attention à ne pas froisser son tailleur et prit pied sur le palier avec assurance. L'interrupteur de la minuterie luisait sur le mur, juste en face de l'ascenseur. Elle fit un pas et posa son index manucuré sur le bouton.*

*Une lumière jaune jaillit, révélant le paysage confiné du sixième étage : moquette souffreteuse, hauts murs revêtus de papier peint*

rayé et décoloré, dernières marches d'un escalier de bois éteint. Une seule porte à double battant, imposante et muette. Pas de fenêtre, à l'exception d'une lucarne grillagée, pleine de poussière.

« Eh bien... », dit-elle en se mordant les lèvres.

L'homme qui achevait de s'extirper de la cabine lui adressa un sourire juvénile. « Si je lâche ces portes, ça va faire du bruit ! Les ressorts sont tendus à mort.

— L'immeuble est pratiquement désert », répondit-elle sans le regarder.

Il rabattit quand même les panneaux vitrés l'un contre l'autre avec précaution. La jeune femme était toujours immobile au milieu du palier.

« Déçue ? » demanda-t-il d'une voix neutre.

Cette fois, elle se retourna et le dévisagea. « C'est plutôt à vous qu'il faudrait poser cette question. » Elle ouvrit les mains et poursuivit avec énergie : « Non, pas du tout. Ces vieux immeubles ont toujours l'air un peu tristes quand ils n'ont pas été occupés pendant longtemps. Mais regardez ces boiseries... Et ces lampes en cuivre, là. Admirez cette porte. » Un autre geste. « Tout est dans un état superbe. Pratiquement pas de travaux à faire.

— C'est vrai, admit-il docilement.

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, l'agence vient juste d'être chargée de cette affaire. Tout a été conclu sur dossier, et comme il n'y a pas de concierge dans l'immeuble, personne ne sait précisément à quoi ressemble l'appartement. Je le découvre en même temps que vous. Mais rassurez-vous... » Elle tira un jeu de clés de son sac à main. « Pour une opération de cette importance, nous jouons toujours franc-jeu. S'il y a quoi que ce soit d'irrégulier, un vice de construction, même un défaut mineur, nous procéderons à une estimation et nous déduirons les frais à prévoir du prix de vente. Ça vous convient ?

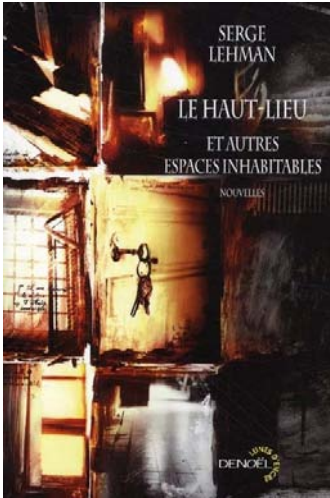
— Oui. »

La jeune femme agita ostensiblement les clés au bout de ses doigts pincés. « On y va, alors ? »

L'homme la regarda se diriger vers la porte, déverrouiller les trois

*Photocomposition Graphic Hainaut*  
*Achevé d'imprimer*  
*sur Timson*  
*par Normandie Roto Impression s.a.s.*  
*61250 Lonrai*  
*Dépôt légal : octobre 2008*  
*Numéro d'imprimeur :*  
ISBN 978-2-270-26075-3 /Imprimé en France.

160565



# Le Haut-Lieu et autres espaces inhabitables

Serge Lehman

Cette édition électronique du livre  
*Le Haut-Lieu et autres espaces inhabitables*  
de *Serge Lehman*

a été réalisée le 24/12/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en octobre 2008  
(ISBN : 9782207260753)

Code Sodis : N38868 - ISBN : 9782207100882